

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Le soleil, après s'être fait désirer longtemps, s'est montré assez pour faire comprendre la nécessité de mettre en ordre sa toilette d'été, de commander des chapeaux de paille, de crin ou de tulle, d'acheter des robes légères de poil de chèvre, de barège, de grenadine, de taffetas de Nice, de choisir sans préjudice de la longue casaque ou du paletot liséré de paille ou de violet, un mantelet-écharpe ou une de ces belles pointes de dentelle lama si élégantes et si souples, en même temps qu'un châle de grenadine brodée, et enfin une jolie ombrelle Louis XV, doublée de blanc, ou une ombrelle de moire blanche, recouverte de guipure ou de dentelle de Cambrai.

Mais une fois en règle par ces acquisitions, on n'a pas pour cela quitté la robe de soie foncée et même la robe de laine, le pardessus de drap ou le grand châle qui sont restés pendant quelque temps encore en harmonie avec la température réelle.

A l'exemple de la saison des bals, les bals eux-mêmes se sont perpétués. Il y en a encore un grand nombre. Un de leurs avantages est que l'on peut y porter des toilettes beaucoup plus simples que celles de l'hiver, et qui n'en sont pas pour cela moins séduisantes. L'une de celles que nous avons remarquées à une soirée de contrat (car il se fait et se prépare en ce moment une grande quantité de mariages) était charmante. Elle se composait d'une robe de mousseline pointillée de noir, avec un semé de roses et de marguerites blanches à cœurs jaunes, et entourées de leur feuillage, qui est un véritable tableau de fleurs pour le fini de l'exécution.

Cette robe est garnie, dans le bas, d'un volant de la hauteur d'un demi-mètre sur lequel sont posés cinq autres volants, les deux du bas de la hauteur de la main, et les autres un peu plus petits. Le corsage est décolleté et a, en dedans, une petite chemisette de tulle bouillonné, serrée par un très étroit velours noir. Les manches, demi-larges, sont, à l'imitation de la jupe, garnies d'un grand volant recouvert de volants plus petits.

La ceinture était un très large ruban blanc reproduisant les bouquets de la mousseline, et la coiffure, une torsade de ruban noir, avec un seul bouquet de roses et de marguerites posé au-dessus du bandeau gauche.

Une autre robe était de taffetas rose quadrillé de blanc, à jupe tout unie, à corsage décolleté, avec une petite chemisette de tulle bouillonné bordant le corsage, et une berthe de tulle s'arrondissant autour des épaules. Le bas

de cette berthe est garni d'une ruche de ruban rose et blanc, et le devant, de trois nœuds pareils. Les manches, demi-longues, sont surmontées de deux petites fronces, et garnies, dans le bas, d'une ruche de ruban. La coiffure était une résille de perles avec une touffe de roses en arrière.

Une jolie robe de ville est un barège-grenadine gris quadrillé, avec un semé de petits bouquets arrondis au milieu de verdure. Elle est garnie, dans le bas, d'un volant de 40 centimètres, sur le bord duquel est un bouillon avec une tête de chaque côté, et la même garniture se reproduit sur cette tête.

On nous demande quelle est la coiffure de cheveux la plus à la mode. Pour cela, comme pour toutes choses en ce moment, il n'y a pas de mode absolue. Tous les styles, tous les genres, toutes les époques sont représentés. Le grand art consiste à savoir choisir au milieu de ces éléments divers, ce qui convient le mieux à son âge, à ses habitudes, à sa physionomie. Quelques personnes ont adopté et conservent indéfiniment les bandeaux plats, d'autres les bandeaux bouffants. Beaucoup de jeunes filles portent des bandeaux tout à fait relevés sur les tempes dont quelques-unes font retomber deux grands tirebouchons qui descendent sur le cou. Cette coiffure est surtout séduisante avec de beaux cheveux blonds. Les doubles bandeaux se portent toujours aussi, et aussi d'immenses nattes, soit qu'elles terminent un bandeau lisse en avant, soit qu'elles commencent en dessous du bandeau relevé. La coiffure *Marie-Stuart*, c'est-à-dire à boucles courtes en avant et longues boucles sur le cou a aussi ses partisans, de même que la coiffure *Hortense* qui consiste dans de toutes petites frisures tout autour du front, et des bandellettes entourant les cheveux de derrière.

Nous avons vu expédier par la maison de commission *Lassale et Cie* qui, on le sait, est un des plus intelligents intermédiaires dont on puisse se servir pour les acquisitions de quelque genre et de quelque importance que ce soit, de délicieuses toilettes composées de robes de mousseline de soie à bouquets de fleurs Pompadour et de châles carrés en grenadine. Les uns étaient blancs brodés de fleurs de couleur, pensée principalement, et garnis de volants d'application d'Angleterre, d'autres noirs, avec broderies noires ou de couleur, et volants de dentelle noire.

Parmi les pardessus plus sérieux, les paletots ou casaques de taffetas à plusieurs rangs de piqûres blanches et les mantelets décolletés, également à grand volant avec piqûres blanches, sont ceux qu'elle recommande particulièrement.



La maison *Lassale et Cie* facilite les commandes de toilettes par l'envoi de dessins de confections d'une distinction extrême, et par celui d'échantillons des plus jolies étoffes pour robes. Les demandes doivent être adressées à MM. *Lassale et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, à Paris.

Les pointes de dentelle sont en grande faveur cette année, et l'on en trouve dans presque tous les magasins de nouveautés. Mais toutes celles qui se vendent sous le titre de dentelle *lama*, ce produit spécial et remarquable de la fabrique *Ferguson et Cie*, 40, rue des Jeûneurs, n'ont pas réellement droit à ce nom. La véritable dentelle *lama* inventée, comme la dentelle de Cambrai, par MM. *Ferguson*, est à la fois souple, résistante, d'une régularité parfaite, et d'une richesse de dessins égale à celle de la dentelle de Chantilly.

Nous avons admiré aussi dans les magasins de MM. *Ferguson*, qui ne vendent pas directement aux particuliers, mais qui fournissent les plus importantes maisons de commerce de Paris, des fichus de guipure d'un genre nouveau, et de très riches couvertures d'ombrelles, également en guipure ou en dentelle de Cambrai.

Les cachemires de l'Inde, partie essentielle de toute garde-robe bien montée, rendent surtout de très grands services par ces jours incertains dont la température varie à chaque instant. Nous en avons vu au *Persan*, 74, rue de Richelieu, de très beaux et de très riches, soit fond blanc, fond noir, vert ou ponceau, avec de hautes bordures à dessins très variés et très originaux, et aussi des cachemires rayés se distinguant tout à fait du genre de rayures devenues vulgaires. Nous avons vu plusieurs de ces châles sur des personnes très élégantes dont ils complétaient dignement les toilettes.

A propos des chapeaux, comme de toutes les branches de la mode, il est bien difficile de se prononcer absolument sur ce qui se porte et ce qui ne se porte pas. Il y a beaucoup de manières différentes de faire un chapeau, comme de concevoir toutes choses, et chaque modiste habile, tout en modifiant ses coiffures d'après le caractère de physionomie de chacune de ses clientes, a un type général qui lui est particulier, et auquel toutes se rapportent plus ou moins. Il y a seulement dans cette question, comme dans celles de tous les ordres, quelques bases fondamentales adoptées de tout le monde. Pour cette saison, ce grand principe, qui ne reçoit aucune opposition, est l'élévation de la passe des chapeaux naguère encore complètement aplatie sur le front. Comme garniture, certaines modistes adoptent presque exclusivement les apprêts de fleurs ou de dentelle posés à plat sur la passe, d'autres préfèrent les touffes placées sur le côté, quelques-unes en mettent plusieurs irrégulièrement disposées, d'autres affectionnent les combinaisons symétriques. Nous ne saurions dire au juste avec quel genre sympathise plus particulièrement madame *Plé-Horain*, car nous avons vu dans ses beaux magasins de la rue de Grammont, 27, de délicieuses coiffures réunissant à peu près toutes les dispositions connues, mais ayant toujours quelque détail nouveau et gracieusement original.

Au milieu d'une foule de chapeaux, dont chacun mériterait d'être mentionné à part, nous avons remarqué :

Un chapeau de crin blanc, orné en dessus d'un nœud

composé de dentelle coquillée et de ruban noir à droite, d'une branche de pensées et d'une grappe de cassis à gauche. Le bavolet de tulle, bordé de taffetas blanc est recouvert d'un autre bavolet de haute blonde. Sur le front est une pensée au milieu de deux touffes de cassis, et de chaque côté, des joues de blonde unies. Les brides sont de ruban blanc.

Une capote de crêpe lilas, à bord coulissé et à fond tendu, de crêpe blanc, est ornée sur la passe d'une chiorée de crêpe lilas, partagée par une traverse de ruban noir plié sur lui-même, qui se noue dans le milieu dans toute sa largeur et forme à droite trois larges coques. Une petite voilette de dentelle noire recouvre le fond et le bavolet de crêpe, bordé de soie lilas. Les brides sont lilas, et le dessous se compose d'une touffe de violettes sur la petite pointe de blonde avançant sur le front (idée charmante de madame *Péé-Horain*) ; de chaque côté des violettes, sont deux boucles de ruban noir et deux faces de blonde.

Un chapeau de crêpe est orné de blonde et de grappes de raisin noir avec leur feuillage en dessus de la passe et en dessous de chaque côté du front.

Un chapeau de paille de riz est orné en dessus d'un apprêt de dentelle noire, au milieu duquel est une rangée de roses. De chaque côté de la dentelle, une bride de ruban noir descend jusqu'au-dessus du bavolet. Ce bavolet est de taffetas blanc. Les brides sont blanches et une touffe de roses est posée au-dessus du front dans son petit nid de blonde.

Un autre, à bord de paille de riz, a un fond de taffetas bleu turquoise et un bavolet pareil qui semblent d'un seul tenant. Ce bavolet est bordé d'une bande de paille de riz légèrement ondulée. La passe est ornée d'une belle barbe de Chantilly, nouée à très larges boucles et dont le milieu est marqué par un groupe de bluets clairs sur lequel est posé un délicieux petit oiseau à corsage feu. La barbe de dentelle continue à plat autour du chapeau et ses deux extrémités retombent libres de chaque côté du bavolet. En dessous sont des bluets, des marguerites blanches et des coques de ruban noir.

Un chapeau de crin noir moucheté de paille est garni d'une large écharpe de soie étoilée de paille, gracieusement chiffonnée en dessus. Les brides sont pareillement étoilées de paille. En dessous sont des bouffettes de dentelle alternant avec des touffes rondes de coucou, et tout autour, une ruche de taffetas paille.

Un chapeau rond de paille d'Italie a en avant une chiorée de dentelle noire, un bouquet de roses à droite, un autre bouquet de roses du même côté en arrière d'où retombent deux grands bouts de ruban noir, et du côté gauche de la dentelle, deux coques de ruban noir. Les brides sont noires, et au-dessus de chacune d'elles est une touffe de roses.

L'espace nous manque pour parler cette fois-ci des délicates coiffures que nous avons vues aussi chez madame *Plé-Horain*, et spécialement des charmants pouffs de dentelle noire d'où retombent deux très larges barbes et qui s'attachent en arrière par des épingles, des flèches ou des poignards d'or.

Madame *Perrot-Petit*, chez laquelle chaque modiste











rencontre à souhait tous les genres d'ornements qu'elle a pu rêver, a fourni surtout à celles de ses élégantes clientes qui sont déjà parties pour la campagne, des apprêts de fleurs et de feuillage destinés à être posés à plat sur les chapeaux : ainsi des touffes de violettes ou de pâquerettes séparées par du lierre ont obtenu un très grand succès. Madame Perrot-Petit a fait aussi beaucoup de ces apprêts tout en verdure, en lierre, en tilleul, en cresson, en réséda. Les dessous, très volumineux et en forme de croissants, sont assortis au-dessus. Pour être posées sur le côté, elle a des nœuds et des agrafes de fleurs et de fruits d'une rare distinction. Parmi les fruits qui sont très en faveur cette année, la prune obtient une vogue particulière. Des branches de prunes violettes retombant d'un beau nœud d'épis produisent un merveilleux effet sur une belle paille d'Italie. Les raisins et les cerises noires et rouges sont encore de très jolies garnitures.

Nous l'avons dit, dans les bals nombreux qui se donnent encore à Paris, il est convenu de se montrer avec une simplicité relative. Ainsi, les somptueuses parures de l'hiver y sont remplacées par des toilettes plus en harmonie avec la saison, et les coiffures desquelles on a impitoyablement banni toute dorure, se composent généralement de simples touffes ou de couronnes de fleurs des champs, ou tout au moins de fleurs printanières.

Au nombre des dernières créées par madame Perrot-Petit (20, rue Neuve-Saint-Augustin), nous avons admiré une cérés d'épis et de groupes de fruits de sorbier rouge à cœurs dorés dont rien n'égalait la séduction sur la tête charmante de la jeune comtesse de T...

Une autre couronne à médaillons de paille, et torsade plate qui partage des groupes de fleurs des champs. Sa forme rappelle tout à fait celles des belles coiffures antiques.

Une troisième, formée de trois grosses roses-thé montées sur bois naturel, et de deux grappes de prunes, l'une ronde à droite, l'autre s'allongeant à gauche.

Une autre encore, de violettes entourées d'une torsade de paille qui se termine en arrière par trois longs anneaux faisant cache-peigne.

Enfin, faisant partie d'un immense envoi de choses charmantes pour Rio-Janeiro, une couronne de muguet blanc mêlée de gros jasmin d'or, en avant, sur les côtés et en arrière.

L'idée de parfum est, selon nous, toujours inséparable de celle de parures et de fêtes, mais comme la parure elle-même, il doit être approprié à la saison. La parfumerie du printemps ne peut être la même que celle du cœur de l'hiver. Aucune ne saurait être mieux en harmonie avec l'époque actuelle que cette parfumerie spéciale aux violettes d'Italie, que vient de créer la maison Violet, 317, rue Saint-Denis, depuis si longtemps célèbre pour la supériorité de ses produits, et à laquelle l'adoption de sa marque de fabrique, *A la Reine des abeilles*, a donné une consécration nouvelle et un titre de plus à la confiance des acheteurs.

Cette parfumerie comprend les *gouttes de violettes*, parfum suave et doux pour le mouchoir, le *savon au baume de violettes* et la *rosée de violettes*, lotion précieuse pour le visage.

A côté de ces nouveaux produits adoptés par l'élite du monde élégant, nous rappelons le *savon de Thridace*, dont le nom seul est une recommandation, la *crème Pompadour*, l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice Eugénie, la poudre de riz rosée, et la crème froide mousseuse.

Mme Marie DE FRIBERG.

## GRAVURE DE MODES N° 600.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1<sup>re</sup> figure. — Chapeau en crêpe vert, orné de taffetas vert, de taffetas noir, de touffes de violettes, de dentelle noire et de blonde blanche.

La passe est de crêpe, elle est coulissée sur trois rangs.

Le bord de la passe est en taffetas, il est entouré d'un bouillonné de crêpe.

Le fond, ou calotte, est de tulle blanc.

Un plissé de taffetas vert est posé à cheval sur la passe et sur la calotte, ce plissé est retenu dans le milieu par une bride de taffetas noir qui se noue en trois coques sur le côté opposé.

Une petite voilette de dentelle noire, retombe sur la calotte.

Le bavolet, petit et uni, est de crêpe avec un taffetas dans l'ourlet.

Sous la passe est une touffe de violettes de Parme, entre deux touffes de coques de taffetas noir.

Une blonde blanche serpente sous cette touffe et dans les coques.

Ruches de blonde.

Brides de taffetas n° 30.

Robe de taffetas ornée d'un devant de corsage avec jockeys en carrés de velours noir et de guipure.

Robe montante. Taille ronde; ceinture de velours noir avec agrafes en argent émaillé de couleurs.

Manches genre pagode avec retroussis en pointe.

Jupe unie, montée à deux plis plats devant, et à trois larges plis triples derrière.

Le corsage boutonne devant.

Il est orné d'une sorte de faux corsage composé de petits carrés de velours noir posés à plat sur le devant; ces carrés montent sur l'épaule et retombent en pointe sur le haut de la manche. Cette pointe n'est pas cousue à plat sur la manche, elle y retombe librement.

Une guipure noire entoure cet ornement qui s'arrête sous le bras derrière, formant l'épaulette et ne se continuant pas sur le dos.

Petit col de dentelle avec cravate de velours noir.

Sous-manche bouffante avec nœud de velours noir sur le poignet et manchettes de dentelle.

2<sup>e</sup> figure. — Chapeau de tulle blonde à pois.

Le bord de la passe est garni dessous d'une blonde à plat.

Bandeau composé d'une cocarde *frisette* de taffetas noir, avec une agrafe en acier, d'une ruhe *frisette* noire formant diadème.

De la cocarde sort une touffe ou petit bouquet d'herbes très fines.

Ruches de blonde. Brides n° 30.

La passe est froncée en long du bord à la calotte. Un petit rouleau de taffetas noir retient les fronces à 3 centimètres du bord de la passe, et le bord forme un bouillonné qui se couche sur le tour de la passe.

Le bavolet, de tulle blonde, est bordé de noir comme la passe.

Un bouillonné de tulle retombe sur le bord comme à la passe.



D'un petit chou de dentelle noire sortent deux touffes de mousse verte avec bouquets d'herbes.

Robe de taffetas mauve, garnie de velours pareils et de petites guipures noires.

Corsage plat, montant, boutonné devant. Corset de velours formant légèrement la pointe devant, en haut et en bas, et entouré d'une guipure noire à peine *badinée*. Un nœud de taffetas est posé à gauche. Ce nœud-écharpe est entouré de guipure noire cousue à un bord de velours.

La jupe a six lés de taffetas de 63 centimètres taillés en pointe, et avec peu de plis en haut, devant.

Elle est ornée de trois volants ayant : celui du haut sept lés, le second huit, et celui du bas neuf.

Une tête, ayant six lés, est posée sur la couture du premier volant. Elle se compose d'un froncé de taffetas, retenu de 10 en 10 centimètres par des pattes de velours bordées de guipure. Les pattes ont 3 centimètres, la guipure est très basse.

Le bas de chacun des volants est relevé, en fronces, par des pattes de velours avec guipure.

Les pattes de ces volants ont 5 centimètres; elles sont bordées de guipure.

Manches plates, garnies, en haut, d'un bouffant relevé par des pattes, diminutif de celle des volants.

### Courrier de Paris.

Deux choses ont beaucoup préoccupé Paris ces derniers jours : l'exposition des fleurs qui vient de se clore, et un certain nombre de mariages dans diverses classes de la société, qui ont toujours le privilège d'émouvoir l'opinion publique. L'une des deux choses peut servir également de transition à l'autre ; peu importe par laquelle commencer ! Parlons donc d'abord de l'exposition des fleurs qui, ouverte le 42 de ce mois, a été close le 28. Ai-je besoin de dire que le palais de l'Industrie n'a pas dés-empli ? Il faut avouer que c'est là un bien charmant spectacle, d'ailleurs, et bien fait pour attirer tous ceux qui aiment les jouissances des yeux ! Et qu'on ne s'y trompe pas ! ce n'est pas une jouissance aussi matérielle qu'elle paraît l'être ; car il y a un art véritable dans la façon dont est disposé ce spectacle, sans compter que l'admiration pour les fleurs, qui a été classée au nombre des passions humaines, est une bien agréable passion, et bien douce et bien pardonnaible !

Le jour d'ouverture de l'exposition a été officiel, c'est-à-dire que tous les ministres et un grand nombre de hauts fonctionnaires en ont fait l'inauguration au milieu d'une assemblée de privilégiés, dont le nombre était assez considérable encore pour que le choix dans les invitations n'ait pas fait trop de jaloux. La veille, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice avaient visité le Palais et avaient exprimé toute leur satisfaction sur les intelligentes dispositions qui donnaient à ce jardin un aspect tout féerique. Tout en effet était ravissant (et c'est bien à regret que nous ne disons plus *est* ravissant). Variété des fleurs, dessin des massifs, abondance des plantes exotiques, profusion de jets d'eau et de fontaines, c'était de quoi charmer et éblouir !

Et, comme il faut que dans ce pays de la bienfaisance et de la générosité, les pauvres trouvent toujours leur part

dans les plaisirs et dans les jouissances des riches, on avait placé à l'entrée du palais de l'Industrie une autre exposition dont les objets sont destinés à la loterie de la société des Amis de l'Enfance, dont la mission est de payer l'apprentissage des jeunes garçons pauvres de la ville de Paris. Cette exposition contenait plus de cinq cents lots dus à la générosité d'artistes, et quatre magnifiques boîtes d'argenterie offertes par l'Empereur et l'Impératrice. Les dames patronnesses de l'œuvre s'étaient faites marchandes de fleurs et y tenaient boutiques de bouquets, de grâce, d'esprit et d'amabilité.

Depuis quelques années, et c'est bien certainement aux expositions périodiques de ce genre qu'on le doit, le goût des fleurs, des arbres, de la verdure, est devenu comme un besoin à Paris, et les habitants de la capitale se réjouissent de voir le développement que l'administration donne aux jardins publics, et les embellissements dont ils sont l'objet tout particulier. C'est ainsi qu'on vient de rapporter de Hollande, pour le compte de la ville de Paris, une collection d'arbres verts et de plantes à feuilles dites persistantes, destinée aux plantations des nouveaux jardins des Champs-Élysées. Quand on songe que, sans compter les arbustes et arbres d'alignement, la décoration des nouveaux squares qui ornent aujourd'hui la capitale, absorbe 500 000 plantes en pots, et qu'un seul fleuriste en fournit 42 000 par jour ; quand on songe à tout ce que les jardins ressortissant à la liste civile, tels que le Palais-Royal, les Tuileries, le Luxembourg, consomment de plantes ; quand on calcule ce qu'il entre de fleurs dans les appartements de Paris, alimentés par les marchés, on est tenté de dire tout simplement que Paris est la capitale des fleurs !

En tout cas, les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des peuples. Les journaux de Madrid, en rendant compte de la rentrée des troupes victorieuses du Maroc, ont raconté qu'à la suite des troupes figurait une calèche portant un immense bouquet « offert au duc de Tétuan par la municipalité de Madrid. » Et l'on ajoute que Valence, la ville des fleurs par excellence, avait été dévastée ce jour-là. Valence était représentée à Madrid par ses jardins !

Cette habitude de mêler les fleurs au mouvement de la vie, a quelque chose de charmant et de délicat à la fois que nous aimons à voir s'introduire en France. Ce sont des détails attrayants que l'on rapporte comme souvenirs de certaines villes de l'Italie où les mendiants vous demandent l'aumône en vous offrant des bouquets ou en les jetant dans les voitures, gratis d'abord, sauf à en recevoir le prix au retour de la promenade !

C'est dans les pays méridionaux surtout que les fleurs ont une importance réelle. Les Espagnoles de l'Europe et de l'Amérique y attachent une importance réelle, et elles ont une aptitude particulière à parer leurs cheveux, sans y paraître mettre de coquetterie, d'une fleur à laquelle elles attachent un prix extrême quand il s'agit d'en faire don.

Un de mes amis avait rendu à Paris des services très dévoués et très désintéressés au dictateur d'une des républiques de l'Amérique du Sud. La fille de celui-ci, ne sachant comment remercier cet ami dont je vous parle,



se rencontrant un jour avec un capitaine de navire qui s'en revenait en France, détacha de ses cheveux une rose et pria le capitaine de la remettre à cet ami en souvenir de son dévouement ! C'était une haute faveur qui avait son prix, dans l'intention surtout, car la fleur, on le pense, arriva bien fanée de son voyage de deux mille lieues.

Des fleurs aux mariages qui se sont accomplis et se préparent, il n'y a pas bien loin, car j'entends qu'il s'agit de la fine fleur des mariages !

C'était, d'abord, pour commencer par le monde de l'esprit et de la renommée, le mariage de mademoiselle Villemain, la fille du célèbre écrivain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, avec M. le vicomte de Montferrier. Mademoiselle Villemain avait de qui tenir pour l'esprit, et elle ne ment point au bon sang d'où elle descend. C'est, encore, mademoiselle de Germiny, la fille du comte de Germiny, gouverneur de la banque de France, qui épouse M. Benoist d'Azy, le fils de l'ancien vice-président de l'Assemblée législative. De part et d'autre, il y a grosse fortune ; mais ce n'est pas tout, et les jeunes mariés entreront en ménage avec choses qui assurent le bonheur sur des bases plus solides. Enfin, je citerai un troisième mariage qui fait grand bruit à lui seul, comme quatre ou cinq mariages, celui de mademoiselle Mirès, la fille du financier directeur de la *Caisse des chemins de fer*, avec M. le prince de Polignac, capitaine d'artillerie, fils du prince Jules de Polignac, ministre de Charles X, au moment de la révolution de Juillet. On dit... on dit tant de choses étourdissantes, en fait de millions, à propos de ce mariage, que je cite pour avoir chance de rester dans le vrai, le chiffre le plus minime que j'ai rencontré ; on dit donc que la dot de mademoiselle Mirès est de quatre millions et demi ; que, de plus, M. Mirès donne comme argent de poche au jeune ménage dix mille francs par mois, soit cent vingt mille francs par an, deux voitures, une armée de domestiques, un appartement dans son hôtel de la rue Neuve-des-Mathurins, et une loge à l'année à l'Opéra et une aux Italiens !

On ne fait pas mieux les choses, il faut bien le reconnaître, même en tenant compte d'un peu d'exagération dans les sommes, ce que je ne suis pas à même de vérifier.

Autre écho du monde : le prince Jérôme et la princesse Clotilde ont tenu sur les fonds baptismaux la fille de M. Émile de Girardin.

Xavier EYMA.

### BLUETTES ET BOUTADES.

.. Pour les docteurs du Japon, le cas le plus grave en médecine est celui où le malade n'a pas d'argent.

.. Le succès d'un bon livre peut être lent, mais il vient ; celui d'un mauvais peut être prompt, mais il passe.

.. Rappeler ses bienfaits est un manque de tact ; oublier ceux des autres, un manque de cœur.

.. L'amitié survit mieux à la mort qu'à l'absence.

.. Un homme mécontent de tout le monde est rarement satisfait de lui-même.

.. On pardonne une fortune rapide à celui qui en fait un bon usage.

.. Voir sans envie la gloire de son rival est d'un galant homme ; s'en réjouir est d'un bon cœur ; mais y contribuer est d'une belle âme.

J. PETIT-SENN.

### ULRIC ET HENRI.

(Voyez le numéro précédent.)

— En 1823, dit-il, ma famille avait résolu de m'envoyer faire un voyage en Allemagne. C'était une ambition qui me poursuivait depuis ma sortie du collège. Le jour où cette nouvelle me fut annoncée eût été un jour de complet bonheur pour moi si les deux grosses larmes qui sillonnèrent les joues de ma mère n'avaient glacé ma joie. Et comme nous redoutions tous les deux également le moment des adieux, l'heure de mon départ se trouva retardée de semaine en semaine, en sorte qu'après deux mois de préparatifs, je n'étais pas plus avancé que si jamais je n'avais dû quitter Paris. Peut-être même eussé-je fini par renoncer à mon projet, tant ma mère par ses caresses s'efforça de me le faire oublier, sans une lettre qui m'arriva d'Allemagne un matin. Cette lettre était de mon ami Ulric de Gusleberg à qui j'avais annoncé mon arrivée, et qui m'écrivait pour connaître la cause de ce retard.

Ce fut pour moi comme un réveil ; trois jours après, j'étais en route.

Ulric de Gusleberg, — reprit Henri, — était un camarade de mes premières années de lycée. Aucun de vous ne l'a connu. Il avait montré, dès l'enfance, une imagination si ardente et si rêveuse que, au risque de lui faire perdre tout le bénéfice des excellentes études des universités allemandes, sa famille avait pris le parti, à l'âge de douze ou treize ans, de l'envoyer à Paris. Elle comptait que le changement de ciel chasserait de l'esprit d'Ulric les nuages fantastiques que l'atmosphère natale y avait amoncelés.

J'ignore ce qu'Ulric avait été en Allemagne ; mais au milieu de nous, il montrait une nature tout à fait exceptionnelle, portée à la mélancolie et à la méditation ; sensible jusqu'à l'excès et tendre à conquérir tous les cœurs honnêtes au moindre contact.

Le côté le plus saillant de son individualité était une passion extatique pour la musique. Ulric jouait



du violon et chantait, — non pas en instrumentiste et en chanteur vulgaire, — mais en poète. — Sa voix était d'une pureté métallique. De ma vie, entre autres, je n'oublierai l'impression profonde qu'il produisit sur tout le collège, au service funèbre d'un de nos camarades, lorsqu'au *De profundis* sa voix s'éleva tout à coup, si pure, si fraîche, si émouvante, que les chantres s'arrêtèrent, — et que les plus indifférents se prirent à sangloter, tant cette voix éclatait en notes déchirantes.

Quand Ulric eut fini de chanter, il s'évanouit et on le transporta hors de la chapelle, le visage baigné de larmes.

J'ajoute que cet incident lui arrivait fréquemment après chanter. — C'était un genre d'ivresse, — comme les buveurs ont la leur après boire.

Sous ses doigts les cordes du violon produisaient des effets non moins magiques. — On eût dit qu'il arrachait véritablement des sanglots et des gémissements à son instrument. Quand Ulric nous voyait tous ébahis et les yeux humides en l'écoutant, il nous disait :

— C'est l'archet qui pleure ! Ne l'entendez-vous pas ?

Nos sourires d'incrédulité le dépitait sans l'irriter ; il pressait alors l'archet contre son cœur et s'écriait en se sauvant :

— Mes bons amis, que je vous plains de ne pas entendre ce que j'entends !

Ulric avait conquis sur nous, comme cela arrive à toutes les natures vraiment d'élite, un grand ascendant. Nul ne songeait à le plaisanter de ses fantastiques visions. Nous nous contentions d'être des sceptiques discrets ; c'était bien assez. Quelques-uns d'entre nous avaient souvent supplié Ulric de leur permettre d'essayer son instrument enchanté. Il s'y était constamment refusé avec une fermeté inébranlable.

Un jour, cependant, il y consentit. Celui à qui il fit cette fatale faveur, était déjà, tout jeune enfant, un musicien consommé. Il a, depuis, empli le monde de sa réputation. Un cercle nombreux se forma autour de lui, et toutes les oreilles prêtèrent une curieuse attention.

Ulric se plaça à mes côtés ; il était pâle comme un mort, non pas de jalousie et de crainte, mais d'une émotion surnaturelle dont il n'était pas le maître. Il saisit mes mains dans les siennes qui étaient froides comme des mains de marbre. Et au moment où Léonard (c'est le nom sous lequel je vous désignerai notre camarade) leva le bras pour faire mordre l'archet sur la chanterelle, Ulric appuya sa tête sur mon épaule.

— Qu'as-tu ? lui demandai-je.

— Rien ! rien ! — me répondit-il d'une voix éteinte.

Léonard, afin de tenter ce qu'il appelait le *charme*, avait résolu de jouer un air fort gai pour faire pièce aux *andante* plaintifs de Fritz.

La première note que le violon rendit, malgré le mouvement vif et saccadé que Léonard avait imprimé à l'archet, retentit à nos oreilles comme un long cri lugubre et déchirant qui se prolongea en sombres cadences. Ulric releva sa tête rayonnante, et croisa les mains en les tournant vers le ciel, puis il m'embrassa avec une effusion fébrile.

Je ne saurais peindre notre étonnement à tous. Quant à Léonard, il était livide. Quelques efforts qu'il fit ensuite, l'instrument demeurait muet, ou ne poussait à intervalles mesurés que des sons douloureux pareils aux plaintes d'un enfant souffrant.

Ulric s'avança alors vers Léonard, se pencha et colla son oreille contre la boîte du violon insonore. Ses traits prirent tout à coup une gravité inhabituelle. Il se redressa, passa la main sur son front inquiet, et écouta avec une attention bien marquée comme si une âme, cachée dans le fantastique instrument, lui disait ou lui chantait des paroles mystérieuses. Son visage s'épanouit soudain. Il appuya gracieusement sa tête sur l'épaule de Léonard, et après avoir battu avec la main deux ou trois mesures à quatre temps il entonna, à pleine voix, un chant superbe, mais d'un rythme étrange, et qu'accompagnait une poésie cabalistique.

Le merveilleux de cette scène, c'est que Léonard sentit l'archet, rebelle jusqu'alors, obéir à ses doigts et se plier à tous les mouvements qu'il lui imprimait aussi bien que si Ulric lui eût commandé. Mais à mesure que Léonard avançait dans son morceau, ses yeux s'enflammaient, le rouge de la colère lui montait au visage, et ses bras, qui s'affaiblissaient de minute en minute, retrouvèrent assez d'énergie après la dernière note de la dernière mesure pour frapper Ulric avec le violon qui rendit un son lugubre en faisant au front du pauvre enfant une large blessure. Ulric tomba sur le carreau sans connaissance, et baignant dans le sang.

Léonard nous jura, au milieu de ses sanglots, qu'il n'avait pas eu conscience de son action.

Une heure au moins s'écoula avant qu'Ulric eût repris ses sens. Sa première pensée fut pour son violon qu'il demanda à grands cris.

Mais quelle fut la douleur du pauvre Ulric, lorsqu'il trouva son violon muet. Il se dressa sur son lit, essaya de nouveau... même silence. Alors, avec une précipitation inquiète, il démonta toutes les pièces de l'instrument, et en visita jusqu'aux moindres



dres chevilles. Il le remit en état, et promena pour la troisième fois, l'archet sur les cordes... Elles ne rendirent aucun son.

— Oh ! l'âme est partie ! s'écria-t-il, dans une sorte de délire poignant, l'âme est partie, il faut que je meure !

Quinze jours après, Ulric me manda à l'infirmerie, en me faisant annoncer qu'il désirait m'embrasser avant de partir pour l'Allemagne.

En entrant dans la chambre où il était couché, je fus ébloui par l'éclatante beauté d'une jeune fille qui, à moitié penchée sur l'oreiller d'Ulric, couvrait son front de baisers.

Elle était blonde, svelte, et accusait environ treize ans. Un diamant attaché à deux chaînons d'or noués derrière sa tête, resplendissait sur le front de la jeune fille, mais jetait moins de feux encore que ses yeux bleus comme le ciel, d'où cette enfant semblait tombée il y avait à peine un instant. A mon arrivée, elle se releva ; je me sentis battre violemment le cœur, et je fus tenté de m'agenouiller quand, à un mouvement qu'elle fit, deux longues et larges barbes de dentelles blanches qui pendaient de sa tête sur ses épaules, se déployèrent comme deux ailes d'ange.

— C'est ma sœur, me dit Ulric, — c'est Henri, mon meilleur ami, fit-il, en me désignant à la jeune fille qui me tendit une main que je ne pressai qu'avec timidité. Plus tard je me souvins combien cette main me parut froide alors. On eût dit la main d'une morte.

Quelques instants après Ulric et sa sœur montaient en chaise de poste.

— Voilà, mes amis, reprit Henri, l'homme que j'allais retrouver en Allemagne.

En prononçant ces derniers mots, il se mit à suivre de nouveau, le visage contracté par un amer et triste sourire, la petite langue de feu, rouge comme du sang cette fois, et qui avait abandonné le visage du démon de la tapisserie pour danser une sarabande capricieuse autour des pieds du fauteuil.

Henri demeura muet plus d'un quart d'heure, absorbé dans cette contemplation. Puis la petite langue de feu disparut tout à fait dans une colonnette de fumée au sommet de laquelle elle fit encore une ou deux pirouettes, après avoir essayé, mais vainement, de se replonger dans le brasier. Il n'en fut plus question. — Où alla-t-elle en s'engouffrant dans le prosaïque tuyau de la cheminée ? Qui le peut savoir !

Henri essuya alors une larme qui perla au coin de ses yeux, et il continua ainsi :

— Après m'être arrêté dans plusieurs villes de l'Allemagne, j'arrivai à Munster. — Je me fis aus-

sitôt indiquer la maison d'Ulric de Guslemburg.

Il y avait huit ans que nous ne nous étions vus. D'enfants nous étions devenus des hommes. On m'introduisit dans une pièce à peine éclairée, même en plein jour, par une lampe suspendue. D'amples et épais rideaux, exactement clos, tombaient du haut de la fenêtre jusqu'au sol, et des figures bizarres qui en formaient les dessins se reflétaient sur toutes les faces de l'appartement en ombres fantastiques et blafardes. Un tapis, composé de diverses peaux d'animaux et d'oiseaux, depuis le tigre jusqu'au chat-huant, accouplées de la façon la plus étrange, étouffait le bruit des pas. Au plafond, les corniches et la rosace à laquelle était appendue la lampe de forme funéraire, représentaient des oiseaux de nuit dont les ailes étendues et peintes en noir tranchaient, d'une manière lugubre, sur la blancheur du plâtre.

Pendant qu'Henri décrivait ainsi, morceau par morceau, l'appartement d'Ulric, nos regards suivaient avec curiosité toutes les parties de la chambre où nous nous trouvions. Elle était la reproduction exacte de celle d'Ulric.

— Pour m'introduire dans cette pièce complètement isolée du reste de la maison, continua Henri, le valet qui m'accompagnait souleva une lourde portière, et sans proférer une seule parole, me fit signe d'entrer. Le rayon de jour inaccoutumé qui pénétra dans l'appartement, alla frapper droit sur un fauteuil d'où se souleva lentement un homme enveloppé dans une robe de chambre dont l'étoffe molle et flasque accusait la maigreur et le décharnement du corps qu'elle recouvrait. Ses cheveux, très épais, d'un blond doré, retombaient sur ses épaules, séparés au milieu du crâne comme ceux du Christ. Sa barbe, rousse, fine, fournie et bien plantée, s'allongeait en pointe et amaigrissait ses joues déjà naturellement creuses. Sa moustache, épaisse et ondulante à la manière de celle des Albanais, voilait un sourire doux et des dents d'une admirable blancheur. Ses yeux, ardents et larges, agrandis encore par l'aplatissement des chairs, brillaient comme deux flambeaux. Je demeurai immobile au seuil de la chambre, à la vue de ce personnage qui m'était tout à fait inconnu. Lui, resta à sa place, une main appuyée au dossier de son fauteuil et me regarda avec une sorte d'inquiétude. En l'examinant plus attentivement, je découvris, pendu à la ceinture de sa robe, un archet. Mes doutes se dissipèrent alors.

— N'es-tu pas Ulric de Guslemburg ? — lui demandai-je.

— Oui ; mais toi qui es-tu ?

— Henri, Henri ton vieil ami.

Ses bras s'ouvrirent, et je m'y précipitai.

Après un échange de cordiales effusions, Ulric



reprit sa place sur son fauteuil. D'abord, je fus tout entier à l'accueil amical et aux tendres paroles qu'il me prodigua. Bientôt ma pensée prit un autre cours, et un frisson me serra le cœur. Je voulus ouvrir la bouche pour prononcer un nom... et je m'arrêtai. Pourquoi? je l'ignorais. Était-ce timidité? Cette timidité qui pèse sur le cœur et paralyse la langue, symptôme de tout amour violent et contenu?

J'avais, en effet, l'âme toute pleine de l'image de cette jeune sœur d'Ulric, que j'avais vue pendant deux heures à peine, et huit ans auparavant. Depuis le jour où je l'avais contemplée au chevet du lit de son frère, sa beauté ne m'avait pas quitté; et me trouvant ou me croyant si près d'elle, ce souvenir se réveillait tout vivant en moi. Cependant il me semblait si extraordinaire de ne point rencontrer la jeune fille aux côtés d'Ulric, et surtout que celui-ci ne m'en parlât pas, qu'une vague terreur s'était emparée de moi.

L'appareil lugubre qui l'entourait, la tristesse qui l'enveloppait comme une longue chlamide de crêpe, tout cela me paraissait si surprenant que je tombai tout à coup dans un étrange abattement. Ulric, voyant mes regards étonnés et mon inquiétude mal dissimulée, me dit :

— Tu souffres de mon mal, n'est-ce pas?

L'émotion de sa voix était si grande, une douleur si vraie se peignait sur ses traits que je ne pus retenir deux larmes qui brûlèrent mes yeux.

— Oh! je reconnais bien là ta vieille et ardente amitié, continua-t-il. Oui, oui, Henri, je suis malheureux et bien malheureux, car j'ai perdu ce que j'avais de plus cher ici-bas; et depuis ce jour-là ma vie est déserte. C'est une voie sur laquelle se sont éteintes toutes les lumières qui m'en marquaient les fossés profonds, les ornières et les abîmes. Vois-tu, Henri, depuis que nous nous sommes séparés, ma mère et mon père sont morts, et mon cœur a ployé sous un fardeau d'épreuves. Le départ pour le ciel de ceux que j'ai aimés, m'a tué, m'a tué, m'a tué, Henri...

Il jeta sa tête sur mon épaule; je sentis ses larmes traverser mes vêtements. Je rassemblai mes forces pour lui prêcher d'une voix tremblante et émue un peu d'un courage qui me manquait à moi-même. Sa douleur me semblait si légitime, que je m'y associais de toute âme, et avec d'autant plus de ferveur qu'elle me touchait dans un de mes rêves les plus enchantés.

— Et dire qu'il ne me reste plus que cela! reprit-il, en montrant son archet.

— Eh bien! Ulric, lui dis-je après un moment, puisque la musique est ta seule consolation; puisqu'en elle tu retrouves une voix qui parle à ta douleur, la berce et l'endort, arme toi de cet archet et

tire de ton violon quelques sons; ils parleront à ma douleur, qui est égale au moins à la tienne.

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase. Dès mes premières paroles Ulric avait pâli; et quand je prononçai ce mot de *violon*, il se dressa subitement, et, poussant un grand cri, retomba sans connaissance dans son fauteuil en portant la main à son cœur. Je me penchai aussitôt sur le visage d'Ulric pour m'assurer qu'il était réellement évanoui, et en relevant la tête pour aller à la porte appeler du secours, j'aperçus en face de moi, debout et immobile, souriant, pâle et belle mille fois plus encore que jadis, la sœur d'Ulric!... A cette vue, je crus à une véritable apparition; un tremblement s'empara de tous mes membres, mes genoux fléchirent, et je tombai, la face contre terre dans un demi-éblouissement. Peu à peu cette espèce de chaos se dissipa, et jusqu'à moi arrivèrent les notes d'une voix divine. Un rassainissement complet se manifesta dans tout mon être; je relevai la tête et je vis la sœur d'Ulric agenouillée aux pieds de son frère. C'était elle qui chantait. Elle sourit en me regardant, et son sourire et son regard jetèrent un trouble charmant dans mon cœur. Je joignis les mains et restai prosterné devant elle.

Enfin, Ulric poussa un soupir, et se remit sur son séant. La jeune fille cessa son chant, et simultanément, elle et moi, primes chacun une des mains d'Ulric, qui serra cordialement la mienne; puis baisant sa sœur au front :

— Noémie, lui dit-il, Noémie! c'est encore toi qui me sauves!

Un moment de silence succéda à cette scène.

— Tu voulais donc me faire mourir, reprit Ulric en s'adressant à moi.

C'est à peine si je l'entendis, car tous mes yeux et toute mon âme étaient reposés sur Noémie. Ulric sourit en me regardant, et son sourire avait plus de tristesse que de douceur.

— Pardonne-lui, mon frère, dit Noémie.

Ulric, alors, promena ses yeux de sa sœur à moi, et se cachant la tête dans les deux mains, il s'écria :

— C'en est fait d'eux! les insensés! — Puis, après un moment, il murmura : — Si cela n'était pas, cependant. Je n'ose douter! Mais le doute est si affreux, que je vais le chasser et je lui dirai tout alors. — En me prenant les deux mains : — Mon pauvre ami! ajouta-t-il, que n'es-tu resté auprès de ta mère!

Il se leva lentement, et alla droit à une cachette d'où il tira un violon que je reconnus être celui avec lequel Léonard l'avait frappé; il pinça une des cordes avec son doigt et le violon rendit un faible son. Ulric pâlit; le front de Noémie se couvrit d'une rougeur charmante,



La première fois que je l'avais vue, Noémie avait à peine treize ans, et je vous ai dit comment je la trouvais belle, ainsi qu'une femme ne l'est pas encore à cet âge. Son image était restée gravée en mon souvenir et en mon cœur, et souvent je l'entrevois dans mes rêves; mais mon imagination, quelque complaisante qu'elle fût, ne me l'avait jamais représentée aussi parfaite et aussi adorable que je venais de la retrouver. Sans doute Ulric lui avait parlé bien souvent de moi pendant notre séparation, car son maintien en ma présence ne trahissait aucune gêne. On eût dit de vieux amis d'enfance qui se rencontraient. Elle s'était approchée de moi, m'avait demandé de mes nouvelles, de celles de ma mère et parlé de mon voyage, avec une aisance merveilleuse.

Ulric avait hésité quelques minutes à poser l'archet sur son violon, mais tout à coup l'instrument rendit des sons admirables. Dès l'abord les muscles de son visage se contractèrent de douleur; puis enfin, transporté par le charme de la musique, il reprit sa physionomie extatique d'autrefois et joua durant un quart d'heure. Pendant ce temps, les traits de Noémie s'étaient animés, et ses joues semblaient en feu. Avant que la dernière note fût éteinte sur l'instrument, Noémie tomba aux genoux de son frère, et s'attachant à lui, elle s'écria :

— Oui, je l'aime, frère! Oui, je l'aime plus que ma vie!

Et je m'aperçus qu'elle appuyait sur ces derniers mots.

— Oh! maudit instrument! reprit à son tour Ulric. Muet pendant huit ans, et ne retrouver son âme que pour m'annoncer un malheur!

— Que veux-tu dire? lui demandai-je.

— Assieds-toi là, et écoute-moi.

Je m'assis en face d'Ulric. Il avait l'air grave et magistral. Quant à Noémie, elle s'était vivement agenouillée devant un prie-Dieu que je n'avais pas tout d'abord aperçu, car il se trouvait dissimulé dans un coin de la pièce. La pauvre enfant avait caché sa tête dans ses deux mains, et par moment laissait échapper des éclats de sanglots qu'elle ne pouvait pas comprimer.

J'étais profondément ému.

— Dans ma tendre enfance, reprit Ulric, et bien avant que tu me connusses, j'avais une passion prononcée pour la musique. Mais je chantais faux, et les meilleurs instruments étaient rebelles à mes doigts. Cela faisait mon désespoir, et j'en versais, chaque jour, des larmes de rage; car, plus se développait en moi cette folie, plus semblaient grandir les obstacles qui en empêchaient l'expansion et me rendaient la risée de mes petits camarades et de ma famille elle-même.

Un matin, Noémie, qui avait alors à peine cinq ans, me vint trouver toute radieuse, et me dit :

— « Frère Ulric, réjouis-toi, j'ai fait cette nuit un beau rêve.— Lequel? — « Voici, me dit l'enfant : figure-toi que, tout à coup, ma petite chambre me parut comme illuminée; et du pied de ma couchette sortit un homme qui avait la figure triste et abattue, et il me dit : Je sais ce que c'est que souffrir; ton frère est malheureux et le serait toute sa vie. Sa passion pour la musique le tue; à ton réveil, dis-lui qu'il trouvera dans un endroit caché de la maison un archet merveilleux qui le laissera sans rivaux dans le monde, sur le violon et dans le chant. Et à toi, enfant, je te fais don de la voix. — Qui êtes-vous? lui demandai-je, le bon Dieu? — Non, répondit-il, je suis Hoffmann, le génie le plus artiste qui ait paru sur la terre, et celui qui y a le plus souffert. » Cela dit, la vision disparut.

— Voilà, continua Ulric, le rêve que me raconta Noémie.

Ce jour-là même je fouillai toute la maison, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette chambre inhabitée et abandonnée. Aussitôt que j'y entrai, j'allai droit à la cachette d'où tu as vu que je retirai le violon tout à l'heure. J'y trouvai cet archet et un parchemin sur lequel je lus ces mots : « Ne te dessais jamais de moi, ou mon âme s'en ira loin de toi; et elle ne reviendra que pour le malheur de quelqu'un. Ta sœur est liée à ton sort; c'est par elle que le malheur viendrait. » — Tu juges quelle fut ma joie! Aussitôt j'essayai l'archet. Il fit des prodiges; ma voix, elle me charma moi-même. Le bonheur me rendit triste et sauvage, car je venais ici toutes les nuits et tous les jours jouer du violon et chanter.

C'est alors que ma famille, épouvantée de cette sombre mélancolie qui s'était emparée de moi, et l'attribuant à l'influence de notre Allemagne, m'avait envoyé en France, car j'avais tenu secrète ma découverte; et dans la famille on avait traité de rêve d'enfant et comme une ironie de plus à l'adresse de ma fatale passion, le récit que Noémie avait naïvement fait de sa nocturne vision. Je partis donc, tu sais le reste. Quand je prêtai mon instrument à Léonard, j'avais voulu tenter l'âme et m'assurer si tout cela n'était pas un jeu. Hélas! tu as vu ce que me coûta l'expérience. Maintenant l'âme est revenue, sais-tu pourquoi?

A ce moment Noémie avait brusquement relevé la tête, et sans quitter son prie-Dieu avait tourné vers nous son visage pâle et décomposé. Ses yeux étaient cloués sur moi.

— Eh bien! dis-je à Ulric, pourquoi l'âme est-elle revenue?



— Parce que, répondit-il d'une voix sombre et déchirante — parce que Noémie t'aime et que tu l'aimes! — Le malheur prédit menace l'un de vous.

— Oh! si cet ange m'aime! — m'écriai-je avec transport — nargue le malheur!

A ces mots, Noémie poussa un cri, et s'avançant vers moi, elle me saisit les mains et elle dit avec exaltation :

— Si le malheur frappe l'un de nous, il nous frappera tous deux ensemble.

— Mais ta mère? reprit Ulric avec terreur.

Un frisson me courut par tout le corps; je me dégageai de l'étreinte de Noémie, qui recula avec épouvante.

— Ma mère! répétais-je. Non pas elle...

— Oh! il l'aime mieux que moi! s'écria la jeune fille.

Et elle alla retomber à genoux sur le prie-Dieu, la tête ensevelie dans ses deux mains, et pleurant à grands sanglots. Au bout d'un instant, elle se releva, calme en apparence, rêveuse et réfléchie. Ulric me faisait pitié à voir. Il était pâle comme un mort, et ses yeux, tournant dans leur orbite, jetaient comme des flammes. Noémie se rapprocha de moi et me dit :

— Henri! je vous aime plus que ma vie. Jurez-moi que vous m'aimez aussi.

— Le ciel m'en est témoin! répondis-je.

Son visage devint écarlate.

— Eh bien! reprit-elle, donnez-moi un baiser sur le front.

J'obéis; et quand mes lèvres eurent touché son front, l'ivresse me fit perdre les sens. Je voulus la prendre par la main, elle s'échappa, et écartant brusquement les rideaux de la fenêtre, avant que nous ayons eu le temps de la retenir, elle se précipita en dehors en me jetant ces mots :

— Henri, ta mère ne mourra pas! Je t'aime plus que ma vie, tu vois!

Ulric poussa un cri et tomba roide sur le tapis, mort ou seulement évanoui; je l'ignore, car je sortis brusquement et à moitié fou de la maison. Deux heures après, je me mettais en route pour Paris. J'arrivai à temps pour rappeler à la vie ma pauvre mère atteinte d'une violente maladie que mon absence attisait encore.

— C'est aujourd'hui, mes amis, reprit Henri, en se recouchant sur ses coussins, — l'anniversaire de cette sombre et fatale journée. Et je n'ai plus jamais entendu parler d'Ulric de Guslemborg.

Cette histoire qu'Henri nous raconta était-elle une sombre improvisation en harmonie avec le deuil de

nos cœurs et l'ivresse de nos esprits, ou bien était-elle vraie? Henri nous laissa croire alors tout ce qu'il nous plut de croire à ce sujet.

Moi, j'y avais vu l'évocation d'un souvenir douloureux, un de ces récits poignants où l'imagination sert de voile et de pseudonyme; où, plus le narrateur s'écarte de la vraisemblance pour donner le change, plus il met à découvert ses plaies personnelles.

Ceux qui ont souffert ou qui souffrent par l'amour ne sont discrets ou indiscrets qu'à moitié. Ils trouvent plaisir à faire saigner leurs blessures, même à propos de contes imaginaires, d'histoires invraisemblables.

Henri, devant qui j'émettais cette théorie — longtemps après la soirée qui nous avait réunis au sortir de l'enterrement de notre vieux professeur — me serra la main avec tendresse, et essuya furtivement une larme.

J'avais donc deviné!

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

## L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

### I.

Le prologue de cette comédie que je vais raconter se passait un matin de l'année 1746, dans une chambre de la place Royale, entre un jeune lieutenant de dragons, le chevalier de Rainville, et un vieux soldat nommé Fleury, qui portait encore l'uniforme du régiment d'Auvergne. Sur sa manche reluisait un galon de sergent. Ils avaient l'un et l'autre une manie très prononcée : celle du sergent consistait à gronder sans cesse le chevalier sur ses escapades de jeunesse, celle du lieutenant était de ne vouloir pas être grondé par Fleury, qu'il envoyait, chaque matin, à tous les diables. Leurs querelles, il est vrai, se terminaient toujours par une poignée de main et par une réconciliation sincèrement amicale.

Fleury usait du droit que lui avait légué le père du chevalier, en mourant emporté par un boulet sur le champ de bataille de Dettingen. Et quand on avait, comme il le disait souvent, fait ensemble la guerre pendant trente-sept ans, assisté côte à côte à dix-neuf batailles, qu'on n'avait jamais quitté son capitaine d'une semelle, il était bien permis de traiter le fils un peu sévèrement. Quant au chevalier, après s'être conduit, l'année précédente, en héros à Fontenoy, il avait consommé, pendant la paix, toute son énergie et toute son ardeur en folles équipées; si bien qu'il s'était complètement ruiné. Il avait eu



la maladresse de se mettre fort mal avec son nouveau colonel, le marquis de Loclé, sous les ordres duquel il servait depuis cinq mois seulement, en lui enlevant successivement trois maîtresses, ce que le marquis n'avait pu lui pardonner.

Au jour dont nous parlons, le chevalier, très calme et très résigné cette fois, ce qui étonnait beaucoup le vieux sergent, l'interrompit au plus beau de son sermon, en lui disant :

— Je vais racheter tout cela en me corrigeant, Fleury.

— J'ai grand'peur qu'il soit trop tard. Je rêvais, morbleu! vous saluer un jour général, maréchal peut-être, et je mourrai sans vous voir seulement capitaine.

— Mais n'ai-je pas mérité ce grade? Et à quoi dois-je de ne l'avoir pas? A la haine implacable, à la jalousie de M. de Loclé. Aussi ai-je pris un grand parti.

— Et lequel? demanda Fleury avec une sorte d'effroi, tant il connaissait bien l'esprit aventureux et fantasque du jeune lieutenant.

— Je me marie; répondit celui-ci très sérieusement.

— Vous... vous...

La chose paraissait si étrange à Fleury que la parole lui manqua.

— Je me marie; ce n'est pas un mot qui déchire la bouche, et tu peux bien le prononcer, va!...

— Prenez garde! fit Fleury en serrant dans sa main le bras de Rainville, prenez garde! une femme qui protège son mari lui fait faire parfois trop de chemin.

— Oh! oh! sois tranquille! je ne compte pas le moins du monde sur ma femme pour me faire nommer capitaine.

— Ah! tant mieux pour... vous!... murmura le sergent comme soulagé d'un grand poids.

— Si peu, reprit le chevalier, qu'avant mon mariage on exige que je sois capitaine. Après quoi, je serai assez riche pour m'acheter un beau régiment! M. de Loclé a mis pour condition à mon avancement, et par conséquent à mon mariage, six mois d'une conduite exemplaire...

— Alors, le moment est venu de vous corriger.

— Oui, et j'y suis très décidé...

— Et quand commencerez-vous?

— Après mon mariage, parbleu!

— Allons! j'étais bien fou de m'attendre à quelque chose de sensé de votre part.

— Si je le voulais, certes, rien ne me serait plus aisé que d'entreprendre immédiatement cette réforme dans ma conduite; car je n'ai plus un écu de ma fortune à manger, partant plus de jeu, plus de soupers, plus de plaisirs possibles! Les duels me font hor-

reur depuis que j'ai tué ce pauvre d'Estainville, un ami d'enfance. Il n'est plus au monde qu'une seule femme que j'aime, mademoiselle de Mentelles, ma fiancée. Tu vois donc que je pourrais dès aujourd'hui me corriger. Eh bien! je n'ai pas accepté les conditions que m'imposait M. de Loclé, parce que j'y ai vu un piège où de plus niais que moi se seraient laissé prendre, mais dans lequel j'ai la prétention de ne vouloir pas tomber. Et puis, six mois sont un siècle! Et je ne suis pas assez riche pour jeter le temps par les fenêtres; passe pour l'argent quand on en a!... Je reste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'état où je suis.

— Alors que comptez-vous faire? demanda Fleury, qui alliait peu dans son esprit ce mélange de légèreté, de folie, d'insouciance, avec un acte aussi grave que celui du mariage.

— J'ai mon projet, — avant huit jours je veux être marié ou à peu près. Tu me serviras, n'est-ce pas? j'aurai besoin de ton secours.

— Avec vous je crains toujours quelque coup de tête. Tenez, vous vous êtes levé de trop bon matin; il est à peine huit heures, et vous voilà déjà en campagne...

— C'est qu'ayant beaucoup à faire peut-être, mon bon Fleury, j'ai besoin que ma journée soit longue.

— Hum! vous aviez déjà bien assez le temps de mal faire en vous levant tous les jours dans les environs de midi; que sera-ce donc aujourd'hui, bon Dieu?

— Je compte bien toujours sur toi?

— Ah! vous savez bien qu'encore que je vous gronde, vous faites de moi ce que vous voulez. Donnez-moi vos instructions, allons, je suis prêt...

— Le moment n'est pas venu encore d'agir; quand il le faudra, je t'avertirai. Au revoir, mon bon Fleury!

Le vieux sergent suivit du regard le chevalier, et quand il se trouva seul il ne put s'empêcher de dire avec sa naïveté de soldat :

— Comme on les gâte, ces petits êtres-là qu'on a vu naître et qu'on a bercés! On supporte leurs colères, on se laisserait battre par eux, et on obéit à tous leurs caprices!

De Rainville avait donc fixé un délai de huit jours pour l'accomplissement de son mariage. Le terme en approchait, et Fleury n'avait rien vu qui pût lui faire croire au succès annoncé. Il faut le dire, cela l'inquiétait assez; et par moments il en paraissait même mortifié. De deux choses l'une, pensait-il : ou le chevalier a manqué de confiance en moi, ou bien il s'est servi de ma personne comme d'un instrument passif, aveugle, inerte. Le bonhomme alors repassait, minute par minute, toute sa vie depuis le jour de la confiance, il pesait avec un scrupule profond



chacune des paroles que de Rainville lui avait adressées, et les torturait pour y chercher un sens mystérieux; chacune de ses propres actions, chacun des pas qu'il avait faits étaient supputés, commentés avec le même soin. La seule chose sur laquelle son esprit pouvait se reposer avec le plus de certitude, c'était que depuis une semaine son maître allait souvent en visite chez le marquis de Loclé, que lui-même se trouvait comme par enchantement lié très étroitement avec les gens du marquis, que ceux-ci le comblaient de prévenances, qu'il était entraîné à passer des journées entières à l'hôtel de M. de Loclé, si bien que le colonel le saluait fort amicalement quand il le rencontrait, et que la marquise, un soir, lui avait adressé deux ou trois paroles fort gracieuses. Mais comment cela se faisait-il? D'où et pourquoi ces liaisons, cette intimité, ces sourires, qui venaient à lui, lui qui n'avait rien provoqué de pareil? C'était ce qui l'étonnait le plus.

Son visage s'épanouit d'aise, enfin, lorsque le matin du huitième jour, le chevalier l'entraînant dans sa chambre, en ferma la porte avec soin, le fit solennellement asseoir, et commença à lui donner une série d'instructions (dont nous aurons le sens tout à l'heure), mais qui achevèrent de jeter le trouble dans les esprits du vieux sergent, attendu qu'il lui était impossible d'en saisir le but et la portée. Il tombait donc d'intrigue en mystère. Il fut tenté d'interroger, mais il n'osa pas; et préféra s'en rapporter à sa propre sagacité pour éclairer les ténèbres au milieu desquelles il allait se mouvoir.

L'audience fut longue; et après qu'il se fut bien assuré que Fleury savait sa leçon à ne point se tromper, le chevalier sortit, et gagna la rue des Tournelles, dans laquelle se trouvait l'hôtel de la marquise de Loclé. Il paraissait ému, comme on doit l'être au moment d'une bataille décisive. Il monta lentement l'escalier, et arriva droit à la porte d'un salon dépendant à la fois de l'appartement du marquis et de celui de la marquise, et que tous deux affectionnaient particulièrement. C'était comme une sorte de territoire neutre. Aucun domestique n'arrêta le chevalier, tous au contraire le saluèrent bien humblement, et le laissèrent passer comme s'il eût été le maître de la maison.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## BULLETIN DES THÉÂTRES.

Si ce bulletin est court, ce n'est pas ma faute; les directeurs de théâtres ne s'en plaindront point, et encore

moins les auteurs dramatiques dont les pièces se perpétuent sur les affiches.

Le *Duc Job* a passé la centaine au Théâtre-Français, et l'on ne sait pas jusqu'où se prolongera ce succès qui a fait des loisirs si grands au Théâtre-Français où, de tout l'hiver, deux seules comédies en un acte ont trouvé place; ç'a été, d'abord, le *Feu au couvent* de M. Barrière, et ces jours derniers, les *Deux veuves* de M. Félicien Mallefle. Cet écrivain, d'un talent si énergique et si vaste, a écrit ce petit acte en manière de délassement, et y a réussi à prouver que l'énergie peut se plier jusqu'à la grâce, à l'esprit, à la sensibilité. Le succès a été complet, et le jeu délicat et spirituel des deux sœurs Brohan n'y a pas peu contribué.

Nous en sommes aux petits actes, tenons-nous-y donc. A l'Opéra-Comique nous avons eu deux succès de cette dimension, *Rita* et *l'Habit de mylord*; mais si l'habit ne fait pas le moine, ce n'est pas le nombre d'actes dont se compose une pièce qui en fait la valeur. *Rita* est une œuvre posthume de Donizetti, les amateurs, les admirateurs de la musique de ce charmant maître n'avaient pas besoin, pour le reconnaître, de tous les certificats d'origine dont on a entouré la venue au monde de cette ravissante petite partition, où madame Faure-Lefebvre a fait des merveilles de talent, afin de laisser plus de regrets au public, car c'est là sa pièce d'adieu. *L'Habit de mylord* a également obtenu un très aimable succès.

Le Gymnase a donné l'hospitalité à ce jeune auteur dont je vous parlais l'autre jour et à qui je prédisais un si brillant avenir, M. V. Sardou. Les *Pattes de mouche*, comédie en trois actes, ont été jouées par Lafontaine et madame Rose-Chéri avec une verve et un esprit charmants. Voilà M. Sardou décidément dans la bonne voie et dans la bonne veine.

Au Palais-Royal, un petit acte de deux hommes d'esprit, MM. E. Martin et Albert Monnier, *le Pantalon de Nassus*; de la gaité, de l'entrain, du bon gros rire, toutes les conditions qui font le succès au Palais-Royal.

Aux Folies Dramatiques, l'affiche vient d'être renouvelée; d'amusantes petites pièces ont succédé aux grandes pièces qui l'étaient moins.

Aux Variétés, un petit acte également, *Sourd comme un pot*. Quant aux *Amours de Cléopâtre*, elles tiennent toujours bon sur l'affiche.

Les Bouffes-Parisiens ont obtenu un très franc succès avec une opérette de M. Edouard Fournier pour les paroles et de M. Gastinel pour la musique, *Titus et Bérénice*, tel est le titre de cette bluette très applaudie. Le *Sou de Lise*, charmante musique de madame Caroline Blangy, entée sur un très amusant livret de MM. Saint-Yves et P. Zaccane, a fait moins de bruit que *Titus et Bérénice*, mais ne fournira pas une moins honorable carrière.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.